

In memoriam Marcel Ophuls

Par Vincent Lowy

En 2012, il était à l'IECA pour inaugurer l'amphi Max Ophuls, nommé en l'honneur de son père par ses fondateurs, dont Roger Viry-Babel qui a certainement milité pour que la plus grande salle de l'école porte ce nom magique, qui n'existe dans aucune langue et qui a semble-t-il été inventé par un directeur de théâtre berlinois dans les années 20 car il pensait que le jeune acteur et metteur en scène Max Oppenheimer n'arriverait jamais à percer avec un patronyme aussi évidemment juif. Retour sur la carrière de Marcel Ophuls, qui vient de disparaître.

Avec Marcel Ophuls disparaît un des derniers grands témoins des soubresauts du XX^e siècle. Difficile d'imaginer aujourd'hui le coup de tonnerre qu'a été la sortie de son film *Le Chagrin et la pitié* dans la France de 1971 : ce documentaire de plus de 4 heures en forme de grand déballage sur l'Occupation a provoqué une onde de choc qui a mis brutalement en lumière la période de la Seconde guerre mondiale, racontée par ceux qui l'ont vécue à Clermont-Ferrand, ville emblématique de la France profonde.

Deux ans avant *La France de Vichy* de Robert O. Paxton (traduction du livre *Vichy France Old Guard and New Order 1940-1944*) qui allait confirmer en 1973 beaucoup des intuitions du cinéaste, ce film détonateur entraîne la fin du mythe du double-jeu, croyance très répandue dans la France de l'époque, qui supposait que le régime de Vichy et la France Libre avaient agi de concert. Surtout, *Le Chagrin et la Pitié* démontre de façon éclatante l'implication de l'administration française dans la déportation des Juifs, en reprenant notamment des images d'actualités montrant la visite de Reinhard Heydrich à René Bousquet en mai 1942. Le travail de Marcel Ophuls ouvrira la porte aux grands procès des années 80 et 90 et permettra la reconnaissance par Jacques Chirac en 1995 de la responsabilité de la France dans les persécutions antisémites de cette période, qui provoqueront la mort de près de 80 000 Juifs, dont environ 76 000 déportés et 24 000 Juifs français.

Une vie marquée par l'exil

Fils unique du cinéaste Max Ophuls et de l'actrice Hilde Wall, Marcel Ophuls n'avait certainement pas prévu de peser à ce point sur l'historiographie de son temps. Né Jean-Marcel Oppenheimer à Francfort en 1927 d'un père juif et d'une mère protestante, il a suivi ses parents dans l'exil, fuyant Berlin au lendemain de l'incendie du Reichstag, alors que le film de Max Ophuls *Liebelei* faisait salle comble. Son enfance se déroule dans la France du Front Populaire, où son père réalise une première série de films français mais l'Occupation entraîne l'exil de la famille Ophuls vers le Portugal, via les Pyrénées. Suivent la traversée de l'Atlantique à bord du SS Excambion puis celle des États-Unis dans une Chevrolet d'occasion, pour rejoindre la Californie où Max intègre tardivement la colonie allemande des réfugiés européens d'Hollywood - ceux qui avaient été communistes sous Weimar se retrouvaient chez Brecht, les autres chez Thomas Mann : les Ophuls iront du côté de chez Bert. Max reste longtemps sans travail, mais la famille survit grâce à l'aide du United Jewish War Relief. Lorsque son père se remet à travailler, Marcel Ophuls devient GI et part occuper le Japon en 1946, où il imite Maurice Chevalier et Charles Trenet pour divertir les troupes. Puis rentre en

Californie où il entame des études de philosophie pour bénéficier des années d'études supérieures offertes aux vétérans par le G.I. Bill.

Lorsque Max Ophuls rentre en France pour tourner *La Duchesse de Langeais*, projet inabouti qui laissera place à *La Ronde* et à une impressionnante série de chefs d'œuvre, Marcel interrompt ses études pour devenir assistant réalisateur sur les tournages parisiens de John Huston ou d'Anatole Litvak. Max l'engage à son tour sur *Lola Montès* en 1955, film étourdissant mais maudit, qui sera massacré par ses producteurs et connaîtra un échec en salles, ce dont son père ne se remettra jamais : il disparaît en 1957. Marcel Ophuls en tirera une méfiance durable pour les producteurs, qui tournera au fil des décennies en pulsion autodestructrice.

Avec l'aide de François Truffaut, qui avait une admiration sans limites pour son père, il réalise plusieurs courts-métrages puis son premier long-métrage *Peau de Banane* en 1963, qui sera plutôt bien accueilli par le public mais dont le succès restera sans lendemain. Par l'intermédiaire de la cinéaste Yannick Bellon, Marcel Ophuls rejoint l'équipe d'André Harris et Alain de Sédouy, deux producteurs antigauillistes de l'ORTF. Il deviendra le réalisateur attitré de leur émission *Zoom*, qui jouera un rôle déterminant dans le dévoilement des problèmes de société qui provoqueront les événements de mai 68. À la demande de Claude Contamine, qui dirige la deuxième chaîne, Ophuls réalise avec Harris et de Sédouy *Munich ou la paix pour cent ans* (1967), documentaire sur la crise des Sudètes, qui remportera deux soirs de suite un important succès d'audience et d'estime. Les dirigeants de la chaîne demandent donc au trio de renouveler l'expérience : en toute logique, Ophuls, Harris et de Sédouy se mettent à travailler sur la France de l'Occupation. Mais la réalisation de ce nouveau projet d'émission est interrompue par le mouvement de mai et la longue grève de l'ORTF, qui est durement réprimée par le pouvoir : démissionnaires ou licenciés, Ophuls, Harris et de Sédouy vont achever à l'étranger ce qui deviendra *Le Chagrin et la pitié* : les producteurs en Suisse et le réalisateur à Hambourg, où il réalise des dramatiques pour la NDR.

La France au révéléteur du *Chagrin et la Pitié*

Achévé avec le monteur Claude Vajda, *Le chagrin et la Pitié* sort en salles grâce au soutien de Claude Nedjar et des frères Malle. Le succès est immédiat et massif : il tient 20 semaines à l'affiche à Paris, ce qui pour un documentaire de plus de 4 heures et demi n'était jamais arrivé. Mais si le film est diffusé à la télévision en RFA dès septembre 1969, en Suisse puis à la BBC, l'ORTF bloque sa diffusion et continue de l'écarter malgré son succès en salles : Simone Veil membre du CA de l'Office considère en particulier que ce film montre « une France de salauds ». Le film est alors victime de ce que son auteur appelle une « censure par l'inertie » et il faudra attendre l'alternance pour qu'il soit diffusé à la télévision française, avec de nouveau un grand retentissement (octobre 1981). Marcel Ophuls échangera plusieurs courriers avec Simone Veil par la suite, mais ils ne s'entendront jamais et dans son autobiographie *Une Vie* en 2007, elle réitérera ses attaques contre le film et contre le cinéaste, qu'elle accuse d'avoir voulu salir la France.

Pourtant, un demi-siècle plus tard, on aurait du mal à considérer qu'Ophuls privilégie spécialement les collaborateurs aux résistants dans son portrait transversal de la France occupée. Il comporte de superbes portraits de résistants, comme les frères Grave, Emmanuel D'Astier de la Vigerie ou Emile Coulaudon, dit Colonel Gaspard. Selon l'historien Henry Rousso (*Le Syndrome de Vichy*, 1987) : « Le film a été une vaste entreprise de démythification volontaire et consciente. Il déplace la caméra, éclairant les zones d'ombre, mais assombrit du même coup ce qui était surexposé. D'où le risque de remplacer une légende par une autre, ce qui s'est effectivement produit : à l'image d'une France unanime dans la Résistance s'est substituée (à tort mais on peut le dire aujourd'hui en toute quiétude) l'image d'une France tout aussi unanime dans la lâcheté. (...) Paradoxalement, ce sont ses défauts, les questions et les débats qu'ils ont entraînés, qui ont fait du film une référence importante, y compris chez les historiens. » Le critique de cinéma Jean-Louis Bory ajoute : « Pour la première fois, toutes les idées, toutes les idéologies, toutes les positions et postures pendant l'Occupation avaient des visages, des voix, des regards, des dérobades ou des bouffées de franchise dont le poids d'humanité était saisissant ».

Dans la société post-68 marquée par la guerre du Vietnam, Ophuls livre une réflexion ardente sur la question de la responsabilité individuelle face à la barbarie et déclenche une interminable série de débats, qui tournent à la prise de conscience collective. Mais il fait aussi bouger les lignes du langage cinématographique. Comme le dit Marc Ferro à l'époque, c'est la *révolution d'Octobre* du film documentaire, car d'un coup, l'absence de commentaire ouvre la voie d'une forme de pluralisme démocratique à l'écran. Mais c'est aussi le point de départ d'une série de films comme *Lacombe Lucien* ou *Portier de Nuit*, qui témoignent de la complexité des parcours de vie et de la richesse infinie des nuances qui composent une société traversée par la folie exterminatrice. On peut d'ailleurs dire sans trop s'avancer que *Le Chagrin et la Pitié* influencera de façon déterminante le travail de Claude Lanzmann et contribuera à l'émergence de la Shoah comme objet d'histoire et institution de mémoire.

Un dialogue permanent avec l'histoire

Mais pour Ophuls, cette réussite est rapidement ternie par la brouille violente qui éclate avec André Harris, qui face au succès du *Chagrin et la Pitié* se déclare co-auteur du film, d'autant plus facilement qu'il était à l'époque régulièrement cité comme tel et beaucoup plus connu du grand public que Marcel Ophuls. Un difficile procès oppose les deux hommes, ce qui placera la suite de la carrière du cinéaste sous le signe de la discorde et de l'adversité. Ophuls l'emporte, grâce notamment à Claude Vajda qui témoigne du fait qu'Harris n'est jamais venu une seule fois en salle de montage. Mais sa réputation en souffre et ses films suivants se feront à l'étranger et passeront totalement inaperçus, y compris *L'Empreinte de la Justice*, imposant documentaire réalisé en 1976 pour la BBC au sujet du procès de Nuremberg, qui comporte une interview surréaliste d'Albert Speer, qui montre au cinéaste ses films de famille des années 40, tournés à Berchtesgaden. Sur la même lancée, Marcel Ophuls réalise en 1988 *Hôtel Terminus : Klaus Barbie, sa vie et son temps*, film tourmenté, foisonnant et traversé par des éclairs de génie, que Jean-Luc Godard considérait comme le plus grand film documentaire sur l'histoire et qui remportera l'Oscar à Hollywood en 1989.

Pour la BBC à nouveau, Ophuls retourne en Allemagne et réalise en 1990 *November Days*, son film le plus apaisé et optimiste, qui évoque la chute du mur de Berlin et explore la chronologie des événements qui ont précipité la fin de la RDA et entraîné la réunification allemande. On y trouve des témoignages saisissants de Gunter Schabowski, Egon Krenz, Heiner Müller et surtout Markus Wolf, maître-espion qui aurait inspiré le personnage de Karla dans les romans de John le Carré.

En 1994, Ophuls part à Sarajevo pour enquêter sur la vie des reporters de guerre dans le conflit en ex-Yougoslavie. Il en tire pour Canal Plus un film en deux parties, *Veillées d'armes : histoire du journalisme en temps de guerre*, intitulé en anglais *The Troubles We've Seen*, qui le mène à nouveau au cœur d'un conflit majeur qui on le voit aujourd'hui, était moins une réminiscence de la guerre civile européenne de la première partie du XX^e siècle que la préfiguration des chocs violents qui marquent notre époque. Mais ce film en deux parties qui sort en salles ne rencontre pas le succès escompté et l'attitude capricieuse et provocante du cinéaste occasionne à nouveau une rupture brutale avec son producteur, cette fois Bertrand Tavernier avec qui il avait pendant les années 80 bataillé au sein de la SRF et de la SACD pour défendre le respect du droit d'auteur des cinéastes.

C'est le début d'une longue période d'inactivité et d'un éloignement durable de la profession, qui se traduira par l'installation de la famille Ophuls dans le Béarn. Marcel Ophuls ne retravaille qu'en 2012, lorsqu'il réalise pour Arte un film autobiographique, intitulé *Un Voyageur*, qui évoque en détail son parcours personnel et professionnel. Dans la même veine, il publie chez Calmann-Lévy en 2014 *Mémoires d'un fils à papa*, titre paradoxal quand on sait que son père l'a dissuadé de rejoindre la MGM pour travailler avec Curtis Bernhardt qui lui proposait d'être son assistant. Max qui par haine du népotisme lui a même interdit d'utiliser le nom d'Ophuls - il signera ses premiers travaux sous le nom de Marcel Wall, empruntant le nom de sa mère.

Père de trois filles, Marcel Ophuls s'est éteint à 97 ans le 24 mai dans les Pyrénées, au pied des montagnes qui comme il le disait souvent, lui avaient sauvé la vie.

1^{er} novembre 1927 : naissance à Francfort (Allemagne)

1955 : assistant de Max Ophuls sur *Lola Montès*

1963 : sortie de *Peau de banane*

1971 : sortie du *Chagrin et la Pitié* en France

1976 : *L'empreinte de la justice*

1989 : Oscar du meilleur documentaire pour *Hôtel Terminus*

1994 : *Veillées d'armes : histoire du journalisme en temps de guerre*

24 mai 2025 : mort à Lucq-de-Béarn